

18 septembre 2017 Catherine Guillemette Marie France

Il régnait une odeur de violette ce jour-là. L'été venait et avec lui les récoltes sucrées et suaves des arbres. La saison allait promettre un voyage inédit au milieu des pêches et cerises juteuses. Benjamin avait tout quitté pour travailler au gré de l'avancée de ses jambes musclées sur les routes de France au départ de Lorient, sa ville natale avec son port rectiligne, ses coques rutilantes, les sorties et les entrées des voiliers, son festival interceltique, ses côtes sableuses et la mer déchaînée qui lèche les roches émeraude. Il avait tout plaqué du jour au lendemain sans réfléchir sans regarder derrière lui en fermant la porte doucement au petit matin de novembre.

Il marchait maintenant depuis plusieurs années, dormait quand il pouvait. Il avait pris un navire un soir, et trimait comme homme à tout faire. L'équipage l'avait immédiatement adopté. Benjamin était un compagnon idéal. Peu loquace, il savait pourtant raconter des histoires décapantes. Après avoir lavé, récuré, rangé, trié il partageait le repas des marins et rythmait l'avancée nocturne du navire par des poèmes et textes philosophiques. Il avait accosté dans tous les ports du monde, du nord au sud, du moins dans les ports commerciaux. Aujourd'hui il vient de poser ses semelles sur une terre inconnue, une île plutôt, aux contours imparfaits et pourtant exploitée pour certaines de ses ressources.

Benjamin décide de laisser ses pas le guider au gré des chemins comme il a laissé le navire le porter pendant des semaines, des mois. Il erre donc entre des bananiers et des cocotiers élancés, des palmiers magnifiques. Au détour d'un rivage, un arbre du voyageur se dresse majestueusement devant lui comme un hommage à sa vie des dernières années. Il continue sa route pendant plusieurs kilomètres sans rencontrer âme qui vive. Serait-ce une île déserte ? Pourtant à bord personne ne l'a informé qu'il ne rencontrerait pas un être humain dans ce paradis. Mais après avoir grimpé une colline, son regard plongeant vers la vallée découvre un spectacle irréel inimaginable.

Au bord d'une rivière aux couleurs rouge ocre et bordeaux, des centaines de maisonnettes, plutôt des baraques en tôle, en bois, en plastique se dressent le long des rives. Et dans les courants de ces cours d'eau des centaines d'hommes de femmes et d'enfants piétinent. Benjamin se rappelle alors les pêches à la coque avec son grand-père, pendant lesquelles il tapait ainsi du pied pour

faire remonter les coquillages côtelés. Mais là devant ses yeux ce ne sont sûrement pas des coques, des palourdes ou des couteaux que cherche cette foule. Et pourquoi l'eau a-t-elle cette couleur ? Y aurait-il un minerai qu'il ne connaît pas ?

Des pensées un peu philosophiques lui traversent l'esprit. Comment sur une île aussi magnifique peu-t-on voir des enfants travailler ? Qui profite de la richesse ainsi exploitée ? Sûrement pas ces travailleurs. Notre exilé lorientais est bien décidé à essayer de comprendre ce qui se cache derrière ce spectacle qui lui serre le cœur, lui noue le ventre et lui met la gorge dans un étau.

Lui si peu loquace se surprend à interroger tout d'abord les enfants. Que font-ils dans cette eau saumâtre pieds nus plongeant sans cesse une nasse grillagée. La barrière de la langue ne lui permet pas de comprendre très facilement mais il se souvient de reportages et tout s'éclaire, il est au bord de la rivière dorée où les paysans cherchent le moindre petit gramme d'or qui leur permettrait de survivre les jours à venir. Des enfants très jeunes s'activent et tout en soupesant des paquets de cailloux aussi lourds qu'eux, rient et jouent à se lancer de l'eau sale. En fin de journée ils iront revendre leur trésor à un tout petit prix tandis que le régisseur vendra leur marchandise au prix fort. Benjamin le petit lorientais a presque honte de laisser faire cette exploitation mais qu'y peut-il ? Il gardera de cette expérience une leçon de vie et n'osera plus se plaindre de sa vie à la française.